

SIMONE BRETON, DENISE LÉVY,
MAX MORISE
Correspondances (1923)
présenté par Georgiana Colville

Les premières voix féminines du surréalisme :
extraits de la correspondance entre Simone Kahn-Breton
et Denise Kahn-Lévy (1919-1925)

Tu es un paradis dans un regard. Mon regard, qui est
heureusement plus fort que moi, te met au ciel...

*André Breton (1924)*¹

Denise mon amour [...]. Ce matin [...] je suis entré
dans la chambre de Naville [...] il y avait deux
photos de vous, chez lui, chez Naville, deux photos
où vous êtes si douce [...] et j'ai honte: mais j'ai été
jaloux à crier...

*Aragon (1924)*²

Les lettres qu'elle trace font un fil élastique qui reste
accroché à sa plume. Elle essaye de les fixer sur le
papier avec le doigt, mais elles ne veulent pas et font
une sarabande devant ses yeux.

Elle rêve et le rêve lui parle...

*Denise Naville (1941)*³

Rares sont les écrits de femmes au début des années vingt⁴, époque où le
surréalisme émerge en fondu enchaîné de sous les cendres encore chaudes
de Dada. Comme l'indique Renée Riese-Hubert⁵, les divers groupes Dada

1. Lettre à Simone Breton du 11 novembre 1924.

2. Aragon, *Lettres à Denise* (21 lettres, de 1923 à 1928), présentées par Pierre Daix, Paris, Maurice Nadeau, 1994, p. 62-63.

3. Denise Naville, « Histoire », dans Pierre Naville, *Le Temps du surréel*, Paris, Galilée, 1977, p. 59.

4. À part quelques rares petits textes de *La Révolution surréaliste*, la première publication surréaliste d'une femme, c'est sans doute « Imagerie d'Epinal », trois poèmes de Valentine Penrose publiés dans *Les Cahiers du Sud* n° 82, août-septembre 1926.

5. Renée Riese-Hubert, « Femmes Dada, femmes surréalistes », dans *La femme s'entête*, textes réunis par Georgiana Colville et Katharine Conley, Paris, Lachenal & Ritter, 1998, p. 21-39.

avaient compté quelques femmes actives : Hannah Höch à Berlin, Emmy Hennings et Sophie Taüber-Arp à Zurich, Mina Loy à New York. À Paris, seule Gala Eluard⁶ s'associa au mouvement. Unique personnage féminin du portrait collectif de Max Ernst, *Au rendez-vous des amis* (1922), Gala jouait surtout un rôle de muse et de femme fatale, même si elle contribuait de temps à autre aux manifestations Dada.

Lorsque André Breton rencontra Simone Kahn en juin 1920, il faisait encore partie du groupe Dada. Lectrice de *Littérature*, elle lui déclara d'emblée ne pas être dadaïste et il répondit, mi-plaisamment mi-sérieusement : « Moi non plus⁷. » Cette première conversation, qui eut lieu quelques jours après la publication des *Champs magnétiques*⁸, marque un des moments de transition entre les deux mouvements et distingue Simone Kahn en tant que première femme associée au surréalisme. Elle épousa Breton le 15 septembre 1921.

Simone Kahn est née le 3 mai 1897, au Pérou, à Iquitos, où son père avait une exploitation de caoutchouc. Elle n'eut pas le temps de s'attacher à cette terre exotique, car en 1899 ses parents rentrèrent à Paris et s'installèrent avenue Niel. Simone avait une sœur cadette, Janine, qui plus tard épousa Raymond Queneau, et un frère aîné, Gaston⁹. Les Kahn étaient originaires d'Alsace-Lorraine et la famille de l'oncle paternel de Simone, père de sa cousine germaine Denise Kahn (1896-1969), résidait à Sarreguemines.

Vers 1919, Simone la Parisienne, indépendante et passionnée des arts, alors étudiante en lettres à la Sorbonne, prit pour confidente Denise la provinciale. Elles nouèrent une amitié intime, tissée de complicité intellectuelle et spirituelle autant que de tendresse et d'affection profonde, qui devait durer tout au long de leurs mariages respectifs et jusqu'à la mort de Denise¹⁰. Pour Simone, il s'agissait d'une relation unique et privilégiée.

6. En 1914, encore Elena Dimitrievna Diakonova, elle écrit à la demande de son fiancé Eugène Grindel alias Paul Eluard, qu'elle épouse en 1917, une petite préface naïve pour une de ses premières plaquettes, *Dialogue des inutiles* (voir Dominique Bona, *Gala*, Paris, Flammarion, 1995, p. 38). Les seuls autres écrits qu'on lui connaisse sont les quinze lettres à Eluard de 1916 (voir Paul Eluard, *Lettres à Gala, 1924-1948*, Paris, Gallimard, 1996, p. 376-400), le poète ayant détruit les autres.

7. Voir Marguerite Bonnet, *André Breton, Naissance de l'aventure surréaliste*, Paris, José Corti, 1988, p. 231-232 ; et Henri Pastoureau, « André Breton, les femmes et l'amour », dans *Ma vie surréaliste*, Paris, Maurice Nadeau, 1992, p. 291-292.

8. André Breton & Philippe Soupault, *Les Champs magnétiques*, Paris, Le Sans Pareil, 1920. Voir André Breton, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », t. I, 1988, p. 1121-1172.

9. Voir Unda Hörner, *Die realen Frauen der Surrealisten*, Mannheim, Suhrkamp Taschenbuch Verlag, 1998 (« Simone Breton », p. 13-91).

10. En 1931, Simone et André Breton divorcent, elle épouse le mathématicien trotskiste Michel Collinet en 1938, leur fille Sylvie est née en 1940. Denise épouse le Docteur Georges Lévy en 1921, puis le surréaliste Pierre Naville en 1925 ; elle meurt en 1969 et Simone en 1980.

Dans une lettre à Denise du 21 avril 1923, où elle qualifie l'amitié des hommes de « plus flatteuse » et « plus mystérieuse » que celle des femmes, elle s'empresse d'ajouter : « Je ne parle pas de nous deux. Cela c'est parfait, et c'est à part. » Or, à ce moment-là, « les hommes », pour elle, c'étaient les jeunes surréalistes dont la compagnie s'avérait des plus stimulantes.

Les lettres de Simone à Denise, qui « révèlent, en même temps qu'une plume vive et juste, une grande finesse d'analyse, notamment en ce qui concerne les rapports de Breton et de ses amis¹¹ », lui tenaient lieu de journal intime¹² et constituent une chronique détaillée des premières années du surréalisme, décrites depuis les coulisses du mouvement et d'un point de vue féminin. En devenant Madame André Breton, elle s'était retrouvée au cœur d'un groupe de très jeunes gens ivres de poésie, d'art et d'anarchie, qui, tout en se cherchant, voulaient changer le monde. Témoin de discussions et parfois de disputes intenses qu'elle rapportait à Denise, Simone participait aussi aux activités collectives : elle prenait des notes pendant la Période des Sommeils en 1922-1923, porta des fleurs à Germaine Berton avec Morise et Aragon en 1923, assurait régulièrement la permanence de la Centrale avec Boiffard en 1924 etc. Elle apprenait également à acheter et à revendre des tableaux d'avant-garde, afin d'aider les artistes et pour faire vivre son propre ménage. Georges Lévy, le premier mari de Denise, fut un de ses principaux clients, lui achetant souvent les toiles qu'elle proposait par lettre à Denise. Plus tard, devenue Simone Collinet, elle dirigea la galerie des Artistes et des Artisans (1948), puis la galerie Furstenberg (1954-1965), où elle exposait des œuvres surréalistes¹³. Belle et brillante, Simone s'attirait différents hommages de la part des membres du groupe, allant de l'amitié d'Aragon, de Noll et de Naville entre autres, jusqu'à l'admiration de Jacques-André Boiffard et l'amour passionné que lui voua Max Morise de 1923 à 1934.

Denise prit part, elle aussi, avec enthousiasme à l'aventure surréaliste. Plus timide que Simone, elle se sentait de toute évidence isolée, voire au bord de la dépression, à Strasbourg où elle vivait avec son mari médecin Georges Lévy. Une grande tristesse et une nostalgie de la vie intellectuelle du groupe de Breton émanent de ses lettres d'avant 1925, qui ne présentent pas le même intérêt que celles de Simone. Elles n'ont d'ailleurs pas été citées, comme celles de sa cousine, par les historiens du surréalisme, Marguerite Bonnet en particulier¹⁴, par les biographes de Breton, Henri Béhar¹⁵ et Mark

11. Marguerite Bonnet, notes à l'édition d'André Breton, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 1202.

12. Voir Unda Hörner, *Die realen Frauen der Surrealisten*, op. cit., p. 53.

13. Voir les notes de Marguerite Bonnet dans André Breton, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 1202.

14. Marguerite Bonnet, *André Breton, Naissance de l'aventure surréaliste*, op. cit., note 6.

15. Henri Béhar, *André Breton, le grand indésirable*, Paris, Calmann-Lévy, 1990.

Polizzotti¹⁶, ou de Desnos¹⁷. Souvent sans commencement ni fin, rarement signées, les missives de Denise paraissent vouloir préserver la continuité de ce qu'elle vivait à Paris parmi ses amis surréalistes, lors de ses séjours chez Simone. Elle a fini par divorcer et par venir habiter la capitale où elle rejoignit le groupe et épousa Pierre Naville en 1925. C'est à ce moment-là que l'échange épistolaire entre les deux cousines prit fin, puisqu'elles n'étaient plus séparées.

À l'époque où elles s'écrivaient, les apparitions épisodiques de Denise parmi les surréalistes firent d'elle une muse adulée et une source de séduction. Aragon lui écrivit plusieurs lettres d'amour¹⁸ et, après la mort de sa femme, Pierre Naville a réuni les poèmes que lui avaient dédiés Breton, Eluard et Char, son propre hommage de 1924, un conte onirique écrit par Denise¹⁹ et un poème où les deux époux se répondent²⁰. Il a également recensé les nombreuses traductions faites par Denise de textes de la littérature allemande, dont plusieurs pour *Littérature* et *La Révolution surréaliste*. Simone se réfère souvent à ces traductions, très appréciées de Breton. On se demande si Denise elle-même ne s'exprimait pas plus facilement dans la langue de Goethe qu'en français, ce qui expliquerait certaines faiblesses de style un peu surprenantes. Passionnée de poésie, elle confiait souvent à Simone son admiration pour les poèmes de Breton, avec lequel elle partageait une tendre amitié. En novembre 1923, le poète écrit à sa femme, alors en séjour à Strasbourg: « Il faut dire que Denise a été merveilleuse de m'écrire, sait-elle que sa pensée est pour moi le plus admirable des sous-bois? » Denise correspondait aussi avec Max Morise et Simone maintenait ce chassé-croisé sentimental en entretenant des relations analogues et successives avec les hommes aimés de sa cousine: Georges Lévy, Marcel Noll, puis Pierre Naville.

Les correspondances du début du xx^e siècle, alors que peu de gens avaient le téléphone, acquièrent une nouvelle fascination à notre époque où l'on ne communique plus guère que par courrier électronique ou par téléphone portable. Lorsqu'ils étaient séparés, même pendant quelques jours, André Breton écrivait quotidiennement des lettres d'amour à sa première femme et cela jusqu'à leur rupture en novembre 1928. Cette écriture épistolaire constituait une véritable jouissance pour les uns et les autres. Aussi Breton écrivit-il à Simone: « Tu as eu tort de me donner licence de ne pas t'écrire. Quand un jour s'est passé sans le faire, je ne m'éveille pas, j'ai envie

16. Mark Polizzotti, *Revolution of the Mind. The Life of André Breton*, New York, Farrar, Straus & Giroux, 1995 (édition française: *André Breton*, traduction de Jean-François Sené, Paris, Gallimard, 1999).

17. Dominique Desanti, *Robert Desnos, le roman d'une vie*, Paris, Mercure de France, 1999.

18. Voir Aragon, *Lettres à Denise*, *op. cit.*

19. Voir *supra*, troisième exergue et note 3.

20. Pierre Naville, *Le Temps du surréel*, *op. cit.*, p. 15-59.

de te télégraphier» (15 mars 1924). Les générations futures auront le plaisir de lire les lettres de Breton à Simone, mais pas les réponses de cette dernière, qui ont été perdues. Restent celles à Denise, à laquelle Simone déclare sa joie et son besoin de lui écrire: «J'étais rentrée exprès pour t'écrire, seule et tranquille. Et tout le temps, en métro, en train, je t'écris, mais alors, c'est bien, c'est essentiel. C'est ma vie même que je t'envoie en formules ou en exclamations» (18 septembre 1923).

Paradoxalement, une difficulté d'écrire vient aussi contrer le besoin de s'épancher des deux jeunes femmes, surtout dans les moments de découragement ou, pour Simone, de grande activité du groupe. Denise avait certainement plus de temps pour écrire dans sa solitude strasbourgeoise. Leur correspondance de 1919 à 1925 n'en demeure pas moins riche et abondante, le témoignage d'une amitié exceptionnelle. Dans une des premières lettres de 1919, Simone Kahn écrit: «L'amitié est la chose exquise. Je vis d'elle depuis que je suis au monde. Mes amitiés je les considère comme mes œuvres. Elles occupent mon cœur, mon activité et ma vie; elles stimulent mon esprit. L'amitié est la chose exquise. Même quand elle déçoit, elle nourrit de bonne sève²¹.»

Simone Collinet a confié à sa fille qu'elle aurait aimé devenir écrivain. La beauté et la vivacité de son style montrent qu'elle l'était, même si elle n'a produit que quelques textes courts²², en dehors de ses nombreuses lettres dont Breton appréciait les images: «Tu vas me raconter de belles choses toutes blanches, pas trop froides cependant», lui écrit-il, par exemple, le 21 janvier 1925. C'est à Simone qu'on doit ce portrait perceptif d'André Breton à vingt-quatre ans, qu'elle voyait pour la troisième fois: «Apparaissait une personnalité de poète très spéciale, éprise de rare et d'impossible, juste ce qu'il faut d'équilibre, soutenu par une intelligence précise même dans l'inconscient, pénétrante avec une originalité absolue que n'a pas compromise une belle culture littéraire, philosophique et scientifique» (31 juillet 1920). On découvre également, dans les lettres de Breton à Simone, sa complexité de caractère à elle, par exemple «cette gravité légère qui me trouble par-dessus tout» (11 mars 1924) – description qui relève de l'antinomie surréaliste.

La sélection d'extraits de la correspondance entre Simone et Denise qui suit, tourne autour de la relation, naissante en 1923, entre Simone Breton et Max Morise²³. Ce nouvel amour, moins connu, raconté avec émotion, n'enlève rien à celui, fondamental et passionné, qu'elle continuait de porter

21. Lettre de Simone Kahn à Denise Kahn, 1919, sans date précise.

22. Entre autres, un «Texte surréaliste», signé S. B., dans *La Révolution surréaliste* n° 1, 1^{er} décembre 1924, p. 14, et une évocation des premières séances de «cadavres exquis», signée Simone Collinet, dans le catalogue de l'exposition *Le Cadavre exquis, son exaltation*, Milan, Galleria Schwarz, 1975, p. 30-31.

23. Max Morise (1900-1973) fut un des premiers surréalistes. Il collabore à *Littérature* et surtout à *La Révolution surréaliste*, où il publie des rêves, divers textes et quelques dessins. On ne lui connaît pas d'autre œuvre. Sa liaison avec Simone Breton, découverte fin 1928

à André Breton. Denise la comprend fort bien, d'autant plus que cette année-là, tout en étant éprise de Marcel Noll, elle aime encore Georges Lévy. Simone adopte une métaphore mystique pour décrire leurs diverses attitudes amoureuses : « Nous appartenons à une religion où tu es trappiste, nous franciscains, André prêtre » (14 novembre 1923).

Max Morise écrivait bien, mais a peu produit à part ses lettres à Simone qui, elles aussi, présentent à la fois l'intérêt d'un témoignage émouvant de l'époque et une valeur littéraire incontestable. C'est pourquoi j'ai jugé pertinent d'en inclure deux ici. La première date de 1923, il s'agit d'une lettre d'amour, typiquement modeste, tendre et humoristique, où il évoque la composition d'un portrait de Simone. La deuxième, sans date, est un merveilleux texte surréaliste sur la folie.

Simone Collinet se prononça ainsi à propos des « cadavres exquis » des années vingt : « Il est incontestable que la participation de certains de nos grands peintres à ce jeu en firent naître quelques joyaux. Mais la véritable découverte fut la participation de ceux qui n'avaient pas de talent et l'aptitude à la création qu'il leur offrit en ouvrant en permanence une porte sur l'inconnu²⁴. » Elle semble se référer, avec modestie, à la créativité en marge, souvent minimale, de gens comme elle-même, Max Morise et Denise Lévy. Leurs lettres prouvent que, loin d'en être dépourvus, ils possédaient un talent plus timide que celui des « grands » de leur entourage, plus secret et comme enfoui²⁵.

Georgiana M. M. Colville

Je remercie chaleureusement Madame Sylvie Sator de m'avoir donné accès à ses archives personnelles, pour la permission de publier les lettres de sa mère Simone Collinet et de sa tante Denise Naville et les photos, souvent inédites, qui figurent ici, ainsi que pour toute son aide et son amitié. Je voudrais aussi exprimer ma reconnaissance envers Madame Aube Elléouët-Breton, de m'avoir autorisée à citer les lettres de son père André Breton à Simone Breton, envers Madame Annie Genevaz, en ce qui concerne les lettres de son père Max Morise et à Madame Violette Naville pour son accord concernant celles de Denise Naville.

par André Breton, n'a sans doute pas été étrangère à l'exclusion de Morise du groupe en 1929. Il travailla par la suite dans le domaine du cinéma. Compagnon de Simone après le divorce des Breton jusqu'à la rencontre de Michel Collinet en 1934, Morise cessa alors définitivement de la voir.

24. Simone Collinet, dans *Le Cadavre exquis, son exaltation*, *op. cit.*, p. 31. On ne sait pas exactement quand ce texte a été écrit.

25. Par ailleurs, on notera qu'à l'époque de l'écriture automatique, Breton et son groupe refusaient la notion de talent. Ainsi, on peut lire dans le *Manifeste du surréalisme* de 1924 (André Breton, *Œuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 330) : « Nous n'avons pas de talent », c'est-à-dire que tout un chacun était à même de « pratiquer la poésie ».

25 mars 1923

Mon petit, hier je ne t'ai pas écrit. Et je suis déjà en retard [...].

Ce matin, marché aux oiseaux, promenade sur les quais. Un chien qui nous a fait envie deux heures. Le peticoco est charmant depuis son retour enfin chez lui, il s'abandonne à ses grâces. Cet après-midi, re-migraine d'André. Des gens assommants ici, vite chassés. Un moment au café agréable. Dîner Desnos, Aragon. Très bien. À trois, ils arrivent à avoir une conversation valable.

Vu Morise. Il était énervé par des histoires militaires et familiales, peut-être aussi... Enfin, je ne sais pas, est-ce fatuité de ma part? Toute son attitude semble indiquer un sentiment à mon sujet, inavoué, sans rapport avec sa manière d'être extérieure. Il doit venir demain à 6 h. S'il est amoureux de moi, en somme cela doit être assez bien pour lui, le secouer, l'alimenter. Pour moi, cela m'est agréable. Cela ne l'empêche pas, je crois d'être mon ami. Et je me sens, à la faveur du soleil, très coquette et avide de vie nouvelle. De la vie nouvelle, à présent, pour moi, je ne pense pas que ce puisse être quelque sentiment qui parte de moi, mais qui vienne vers moi. Cela apporte toujours tant de choses. Trouves-tu cela honteux? Autrefois, j'avais de la souffrance une image si exceptionnelle que je voulais à tout prix l'éviter si j'en étais cause, aussi la coquetterie (dans ce sens de désir de se faire aimer) me paraissait-elle absolument condamnable. À présent que je vois la souffrance beaucoup plus répandue que je ne pensais, et pire encore quand elle est d'ennui et sans objet, je trouve au contraire que c'est une charité comme de vivre même, comme d'aimer, comme d'être beau. Naturellement, elle s'arrête à la cruauté, c'est-à-dire à l'intention. À partir de là, c'est une prostitution comme une autre.

Mon petit, nous voilà eux et moi dans une grande conversation quasi-sexuelle, qui fait que je te dis bonsoir. Bonsoir, ma

petite colombe. Dis-moi si tu es contente de moi, et fidèlement tout ce que tu fais, penses et sens. Aurai-je demain ta lettre matinale? Je t'aime, mon petit.

Je leur demande: «J'envoie vos trois amitiés à Denise?»

Réponses: Desnos: – Multipliée par trois (ton enthousiaste).

Aragon: – Naturellement.

Moi: – Denise vous plaît, comme femme?

Arag.: – Énormément (il rougit).

André ne répond pas, *natürlich*.

Je t'embrasse encore, petite Denise chérie. Et je t'embrasse, et je te fais tourner trois fois, et je te rembrasse.

Simone

Vendredi 21 avril 1923

[...] Non en somme, je ne suis pas aussi coquette que tu le dis. Si je suis heureuse que Morise m'aime, c'est parce qu'il a pour moi un amour qui me plaît. Et si la sympathie des hommes me touche plus que celle des femmes, c'est qu'en outre de plus flatteuse, elle est plus mystérieuse, et qu'on peut toujours en attendre le maximum. Je ne parle pas de nous deux. Cela, c'est parfait, et c'est à part. Mais cette bonne petite sympathie qu'on s'accorde entre femmes qui s'estiment ou s'envient, même quand elle promet autre chose, ne touche jamais la corde que fait vibrer le moindre hommage d'un homme.

Je vois souvent Max¹. Nous passons des journées ensemble entre la peinture et la musique, et les amis et les livres. Nos rapports me rappellent beaucoup ceux que j'ai pu avoir autrefois, plus libres mais aussi en dehors de tout. Lui, visiblement, sa plus grande joie est d'être avec moi, il ne me montre rien d'autre que son affection, à part quelques moments d'attendrissement. L'autre jour, chez Eluard, nous nous sommes attardés longtemps après les autres, seuls dans la salle à manger. Il en était ému et je me trouvais si bien en sa compagnie que nous

1. Max Morise.

avons eu bien de la peine à « rejoindre ». Avant-hier, nous sommes allés voir les tableaux de Matisse, de Marie Laurencin, nous nous sommes promenés avec Crevel, puis seuls. Et comme j'avais certaines attentions gentilles pour lui, il a dit « Comme je suis heureux ! Non, c'est vrai ! » d'un ton touchant. À part cela, il est doux et plein d'égards, toujours à ma disposition, moins familier à beaucoup près qu'Eluard ou Crevel. Mais je sens à chaque instant qu'il puise de la vie dans ma présence et que très peu de choses de ma part suffirait à le bouleverser. Moi, j'aime beaucoup être avec lui à cause de ses manières et de beaucoup de goûts que nous partageons : musique, par exemple. (Auric nous a joué tout à l'heure la partition de *Boris Goudounov* de Moussorgski. C'était merveilleux. Dis à Georges² de l'acheter). Et je m'attache vraiment à lui à cause de ce caractère tout en profondeur et si immobilement sentimental, malgré d'ailleurs un dédain absolu de tout passé. Enfin, je suis heureuse d'avoir un ami, et il comble juste le vide que laisse André qui s'intéresse de moins en moins à la vie extérieure. Et l'amitié qui est entre nous me laisse une grande douceur. André, je ne sais pas ce qu'il en pense. Il ne m'en parle jamais. Et il est si fermé en ce moment (bien que très gentil) que je n'ai guère envie de lui parler de moi.

C'est très étonnant que juste tu aies un peu les mêmes rapports avec Noll³. Raconte-moi un peu les substances de vos conversations.

Je mange des figues exquises.

Merci des recettes, chérie. Je vais les faire faire. [...] Voilà André. Je vais me coucher. Minuit et demie.

Je te serre sur mon cœur. Tu dors déjà. Je t'aime. À demain.

Simone

PS : Noll a-t-il reçu la collection de Litt.⁴ ? Il aurait pu m'en remercier.

2. Le Docteur Georges Lévy, que Denise Kahn épouse en 1921 et qu'elle quitte en 1925 pour le surréaliste Pierre Naville.

3. Marcel Noll, un membre du groupe, qui avait alors une amitié amoureuse avec Denise.

4. Il s'agit de la revue *Littérature*.

Dimanche 16 juin 1923

Ma petite, comment te parler? Tu n'es pas encore là, tu es déjà en route, je t'attends. N'importe quand, viens, mais pour longtemps. Au plus tôt. Demain. Il faut que nous parlions. Nous ne ferons rien. Nous resterons ici. Nous lisons et parlerons. Et nos amis seront là, viendront, reviendront. Il faudra qu'il y ait nous et l'amour et c'est tout. Ni cinéma, ni tableaux etc. Tant de choses à se verser dans le cœur!

Écoute, ma petite. Noll, oui je le vois souvent. Nous sommes bons amis. Et il est vrai que l'autre jour il est arrivé à un tel moment que je me suis laissée aller devant lui, comme cela ne m'est peut-être jamais arrivé. C'est que j'ai traversé ces jours passés une crise dramatique où j'ai touché le fond du désespoir et du doute. Il y avait une apparence de cause et ma démoralisation a été telle. Le seul secours que j'ai trouvé fut celui de Max qui semble m'aimer plus que jamais. Je ne pouvais pas t'écrire, te l'écrire. Lui s'est conduit avec une délicatesse et une noblesse dont je ne lui saurai jamais assez de gré. J'ai pensé à t'envoyer un télégramme. J'ai craint ton amour autant que je l'ai souhaité. Il aurait été une « ressource » et c'est ce qu'il ne faut pas. Le secours est la chose la plus affreuse qu'on ait imaginée. J'ai cherché un arbre où m'accrocher. Tous m'ont manqué. Et j'ai souhaité mourir de bon cœur. Maintenant tout cela est passé et je t'en parlerai de meilleur cœur que je ne puis t'en écrire. Je pensais à toi, à ton élan nouveau. C'était pour m'en sentir incapable. À présent j'ai retrouvé ma raison de vivre et il ne reste pour ainsi dire pas d'amertume dans mon cœur. Tout au plus un sentiment plus exact de ce que la vie comporte d'inégal et de cruel.

André m'aime. Voilà tout ce qui m'importe. De quelque façon que ce soit, il importe peu. Pourvu que je sois dans sa vie cette lueur qui pour moi est tout; je consens à vivre et à supporter les échaffaudages et les décombres du sort. Il est l'autel et l'unique dépositaire de ma Foi (est-ce dans ce sens qu'on l'entendait autrefois?) et s'il me manque, tout n'est plus que doute. Qu'il me chérisse et je vis. Or, c'est bien sa voix, mais si douce,

si douce, que j'ai entendue ainsi : « Mais je t'aimerai toujours, voyons. » Jamais il ne m'avait parlé ainsi. [...]

Je ne te sens pas encore près de moi. [...] Voilà ta place, entre mes deux bras bruns.

Simone

Lundi 16 juillet 1923

Ma Denise, je ne vais pas te dire que la maison est vide. Ce n'est que la maison. Mon cœur est plein. Malgré les algues molles où je m'enlise un peu, je sens la vie bruire en moi comme une source. Ce même crépitement qui rafraîchit et abrutit à la fois. Tu es tout au fond de moi, très calme. Et il y a ce trouble autour de nous, les vagues troublantes de tous ces amours. J'ai vu Marcel cet après-midi. Nous avons parlé de toi, et de Georges, du mariage. Qu'il est naïf ! Il t'aime réellement, mais d'une manière plus calme qu'avant ta venue. Il m'a dit qu'il avait été *content* de ton séjour, surtout du premier dimanche. Il est bien gentil tu sais. Il attend ta lettre. Il m'a dit qu'il t'écrivait tout le temps, mais qu'il se sentait incapable d'écrire une lettre.

Et je vais te parler de moi. Je me sens comme une jeune fille. L'amour douloureux de Max me trouble comme si je le ressentais. Hier, André a été malade toute la journée. Le soir il allait mieux, et je l'ai laissé avec Vitrac et Aragon. M'en suis allée au cinéma avec mon ami. Dans l'après-midi, Vitrac était venu avec Suzanne⁵, au milieu de l'escalier elle s'est mise à crier : « Au secours, à l'assassin, je ne veux pas aller chez ces sales gens, au secours ! etc. » Tous les locataires à leur porte. Affolement. Elle se sauve par la boutique de l'antiquaire qui donne sur le boulevard. Vitrac ne veut plus la revoir. Le soir, il est venu, triste et résolu, comme dans les romans. On verra. Ne va-t-elle pas surgir un de ces jours chez lui avec un revolver ?

5. L'amie de Vitrac, dont on ne connaît que le prénom. Voir P. Rosement, *Surrealist Women*, Austin, University of Texas Press, 1998, p. 10, note 2.

Je suis toute seule dans ma chambre. La nuit est humide et douce. L'arbre se tait. Le mur blanc d'en face ondule lentement sans en avoir l'air. Mais Max ne vient pas. Je pense à lui. Cette énorme et pénible tendresse qu'il me prouve maintenant chaque fois que nous sommes seuls ou que je l'encourage un peu, ce triste amour que d'un mot tendre il est si facile de changer en joie, m'émeuvent comme si je les éprouvais moi-même. Il y a ce regard volontairement révolté qui me bouleverse chaque fois que je le vois ou que j'y pense. Il y a des baisers sur mes mains que je sens encore en fermant les yeux. Il y a ces « Simone » qu'il avale plus qu'il ne les dit, et une intonation de sa voix où l'on sent que toute son âme est concentrée. Et aussitôt qu'il s'abandonne, c'est pour souffrir. Comment le laisserais-je souffrir ainsi quand je puis le consoler, mieux lui donner du bonheur. Toute marque de mon affection l'éclaire. Et j'ai tant de joie à sentir tout à coup, sous une parole de moi, son cœur contracté se détendre et se soulever. Il est trop mon ami pour que j'envisage tout cela froidement. S'il aimait une autre femme, j'aurais assez d'affection pour lui, pour compatir à toutes ses émotions. J'y suis d'autant plus sensible que je les détermine. C'est à ce point qu'à présent je sens l'écho que chacun de mes gestes a en lui. Comment l'attrister consciemment, lui qui donnerait sa vie pour moi? Et alors que j'éprouve même le désir et le besoin de cette atmosphère de sensibilité où tout compte et retentit, alors que le trouble même qu'il m'apporte et le pouvoir que je m'en sens quand il est là me sont précieux et délicieux.

J'aime André. Est-ce une raison pour désespérer Max? Il y a des degrés dans l'amour. Ce que je baptisais il y a huit jours du nom d'amitié m'apparaît aujourd'hui autrement. Est-ce une raison pour changer de sentiment? Il me semble qu'il y a une cruauté bien vaine à se consacrer systématiquement à un seul être, même en l'aimant passionnément. Pourquoi se fermer à d'autres émotions? Pour moi l'amour que j'inspire (si c'est à un être qui m'est sympathique) m'impressionne presque autant que ce que je ressens. Max est mon ami. Je lui ai dit hier en rentrant: « Max je vous aime tant, je ne voudrais pas que vous

soyiez malheureux.» Il m'a répondu, tout changé: « Il y a des moments où je suis très heureux, Simone, celui-ci.» Je l'avais vu si triste que je l'avais emmené. Un peu de tendresse sincère suffit à lui rendre un souffle de vie. Et c'est si bon de sentir ainsi que je lui insuffle ce qui lui manque. Je ne puis y résister. Où cela me mènera-t-il? Je ne me sens ni le droit ni le goût de le condamner. Je pense à lui constamment, et je ne pense pas que ce soit là voler à André quelque chose. Le sentiment que j'ai pour André est trop foncier et capital pour être entamé par tout cela, au contraire. Tout ce qui m'enrichit l'enrichit. Ce n'est pas avec un seul être qu'on apprend la complexité de la vie et de soi-même, même si on la lui consacre. Il n'y a pas de morale en cette matière. Encore moins de prudence. Si je n'étais pas si sûre d'aimer André par-dessus tout, je ne m'abandonnerais pas si facilement à l'amitié que j'ai pour Max.

Et voilà. Depuis que je t'ai écrit, toute l'émotion dans laquelle j'ai vécu aujourd'hui a disparu naturellement. Reste la petite angoisse de ce qu'il ne soit pas venu ce soir. S'il ne venait plus jamais [...].

Samedi 29 juillet 1923

[...] Je m'inquiète de voir une telle solitude se faire autour d'André qui a tant besoin au contraire d'affection, de confiance, de communion [...].

Et alors, il y a Max. Ceci dépasse l'imagination et c'est bien difficile de te raconter un peu! Depuis qu'il m'a parlé de son amour, chaque fois que je le vois seul, il me découvre son âme un peu plus. Pauvre ami! Chaque fois, après une réserve, résistante, il m'avoue un désespoir que je perçois de plus en plus profond, mais qui, en ma compagnie, cède assez vite à un peu de tendresse. Jeudi nous étions à Saint-Brice, et c'est là, comme nous étions allés voir tous les deux comment faisait la lune sur les champs, après le dîner, c'est là qu'il s'est abandonné à sangloter dans mes bras, et qu'il m'a confessé avoir songé sérieusement à se tuer, ou mieux, à *tuer quelqu'un*. Car il

faut à cet amour extrême, dit-il, une solution extrême. C'est après beaucoup de prières et de questions que je l'amène à cet abandon. Et alors j'essaie de le consoler, de l'apaiser, en lui montrant une grande affection. (Mais qu'est ma tendresse auprès de cet amour forcené qui l'absorbe entièrement, l'emprisonne et le paralyse?) Je parviens pourtant toujours à lui donner un peu de bonheur et de confiance. Il suffit pour cela d'un peu de tendresse, de quelques baisers, et que pendant une demi-heure il me sente à lui tout seul. J'ai obtenu qu'il me jure de se défendre de penser au suicide. Il me l'a juré. Mais pauvre Max ! Qu'il doit souffrir ! Malgré ce que je lui dis, il ne fait que sentir combien j'appartiens à André. Je voudrais essayer de l'amener à ce point d'exaltation que tu sais si bien communiquer, où l'objet ne compte plus. Y parviendrai-je ? Je crois que c'est le seul moyen de le sauver. J'ai trop d'amitié pour lui pour pouvoir le traiter autrement. Et même son amour me serait délicieux s'il n'était pas pour lui une telle souffrance. On m'aime toujours de cette façon exclusive et absolue. Je pense depuis cette soirée à ce jeune Russe que j'ai connu cinq jours et qui est mort peu après dans des essais d'avion trop téméraires. Ce souvenir me fait trembler. J'entoure Max de toute la tendresse possible, j'évite de le laisser trop longtemps à lui-même. Il est si doux, et soumis comme un enfant. Il m'écouterait. Plutôt, il t'écouterait à travers moi. Si tu pouvais lui parler, vaincre ce désir trop franc qu'il y a en lui, cette manière trop intellectuelle qui est mienne, quand ce n'est dans l'amour. Cela me rend si humble de me sentir l'objet d'une telle adoration. Je voudrais être parfaite et pouvoir m'offrir en récompense. Mais je ne suis pas assez belle et je ne dispose plus de moi. Aide-moi, chérie. Je reste calme devant sa tourmente, et je ne suis qu'émue et aimante quand il est bouleversé. Pauvre petit ami ! J'ai envie de le traiter en enfant malade, de le dorloter, de le câliner, jusqu'à ce que sa douleur soit endormie et son amour calme.

Parle-moi, chérie. Écris souvent, beaucoup. Je te demande pardon d'être si riche. Il fait si bon que tu partages avec moi. Non, il ne suffit pas qu'une de nous soit heureuse. Il ne me suf-

fit pas. Mais je n'aurai jamais assez de couronnes pour parer ton front comme je le voudrais, et il faudrait cette matière intangible qu'au temps où les anges paraient la vie, les alchimistes n'ont jamais trouvée.

Voici la voiture. Je te chéris.

Simone

Mardi soir, 18 septembre 1923

Ma petite aimée comme tu es douce ! J'étais rentrée exprès pour t'écrire, seule et tranquille. Et tout le temps, en métro, en train, je t'écris, mais alors, c'est bien, c'est essentiel. C'est ma vie même que je t'envoie en formules ou en exclamations. Max m'a dit que c'était pour lui la même chose et que c'était seulement à ces moments-là qu'il avait quelque chose à me dire. [...]

Nous avons dîné seuls André et moi, et personne ne doit venir – pour la première fois depuis notre retour⁶. Pour la première fois aussi, il est mieux disposé, moins fatigué, plus allant, partant tendre et charmant. [...]

André revient dans des dispositions opposées à celles de l'an dernier. Il a l'intention de collaborer à certaines revues, de voir certaines gens, de rentrer un peu dans la société [...].

Marcel vient de siffler sous la fenêtre, et de me dire qu'il t'a écrit. Puis Fraenkel, du même lieu, entonne la marche d'Ubu [...]. Tu devrais lire « Sucs sacs » de Delteil.

Pour les dispositions d'André, quant à moi, j'en suis plutôt contente car elles me correspondent davantage, bien que j'aie très bien supporté les précédentes (sauf parfois un petit agacement souterrain), et bien que, aussitôt que je me frotte au monde, j'en ressente presque toujours du trouble et de la tristesse. Je ne prends jamais avec l'indifférence nécessaire les sentiments que dictent le snobisme ou l'intérêt. Et la méchanceté de ces gens dont un plaisir purement extérieur et la vanité sont les seuls mobiles, m'effraye plus qu'elle ne m'amuse. Pourtant

6. De Lorient, chez les parents de Breton.

j'éprouve aussi un certain besoin de les frôler de temps en temps. Combien j'aimerais mieux pouvoir vivre loin de tout, entre les êtres que j'aime. Qu'est-ce que ce démon qui règne à Paris, et qui donne l'envie de se heurter à ce qui, si près, est aux antipodes? [...]

Et puis Max est si gentil. Je puis avoir même du chagrin auprès de lui. Ses lettres, bien que toujours aimantes, étaient plutôt insuffisantes. Je l'ai retrouvé plus proche et ardent, par la présence. Chose plus rare qu'il ne paraît d'abord. Il dit avoir besoin de me voir pour ne pas s'abandonner à son malheureux sort. Les lettres, il ne peut les écrire qu'en se promenant, au cinéma etc. C'est dire qu'elles restent toujours fictives, et qu'il passe d'elles peu de choses dans celles qu'il écrit réellement. Cela tient aussi à ce qui est à la fois sa plus belle qualité et son plus grand défaut : son goût excessif de l'essentiel, son manque de détails. C'est ce qui en fait un être assez stérile et un peu ennuyeux malgré l'écho que trouvent en lui toutes choses. Mais nous sommes si amis que cela ne compte plus. Quand une certaine communion d'esprit est établie, le caractère même passe au second plan. La joie d'être compris et aimé efface pour ainsi dire le jugement et l'exigence qu'il donne. Nous allons ensemble au cinéma ou il vient me voir, et la tendresse envahit le lieu où nous sommes.

Pourtant, comme il serait malheureux s'il *savait* quelle différence sépare la tendresse que j'ai pour lui de l'énorme amour que je donne à André, et qui vient même, par le sentiment de cette différence, me gâter les moments les plus ardents de Max [...].

As-tu abandonné tes traductions⁷? André avait trouvé Lichtenberg très intéressant. Tu devrais en envoyer d'autres.

Je veux essayer, moi aussi, d'avoir un peu d'activité intellectuelle et autre cet hiver. Travailler l'anglais, lire, gagner un peu d'argent. On se paralyse à la fin dans cette inaction.

Pour l'instant, j'ai sommeil. Petite aimée, je voudrais t'envoyer toute ma vie en pilules pour que tu puisses la vivre en

7. Denise faisait des traductions en français de textes allemands et contribuait ainsi à *La Révolution surréaliste*.

même temps que moi. Aragon s'ennuie toujours à Commercy. Tâche qu'il retourne te voir avant de regagner Paris⁸.

Ma petite, les étoiles d'un tableau de Rousseau, voilà tes yeux. Et tu es aussi la Charmeuse de serpents qui n'arrive pas à se charmer elle-même. Pourtant, moi, j'obéis à ta flûte autant qu'à moi-même. Ou bien peut-être elle *est* moi-même.

Je t'aime,

Simone [...].

[Non datée]

[...] Il s'est passé des choses assez formidables, Denise. C'est de Max que je veux parler. Il était évidemment de plus en plus nerveux ces jours-ci, me disait qu'il ne pouvait dormir, amplifiait ce qui était apparu de lui ce soir du jardin du Louvre. Quel soir ! Mon amitié pour lui ne s'en ressentait pas. Hier soir, il avait des billets pour *la Walkyrie*, à l'Opéra. On nous avait donné une loge pour nous tout seuls, avec une arrière-loge et un petit canapé rouge, une lumière rouge, tout près de l'orchestre.

Comment te raconter cela, Denise ? J'avais mis mon châle nègre. Il m'admirait. Toujours ses manières galantes et nobles. Il y a eu une histoire de bague. Puis nous étions dans la loge. Il était romanesquement beau dans son smoking, et paraissait si heureux de m'avoir à lui tout seul.

Pendant le dernier acte, nous sommes allés au fond sur le canapé, et c'est là que tout s'est déclenché. Il faisait noir, les Walkyries tournaient au dehors, tout près. Il me caressait les mains, comme il fait souvent. Viendra-t-il tout à l'heure ? Je ne puis que l'attendre en pensant à hier soir. Donc il a dit : « – Ne pensez-vous pas qu'il faudrait que j'en finisse avec la comédie que je joue ? – Quelle comédie, Max, qu'est-ce qu'il y a ? – La comédie que je joue tous les jours. Il y a que je vous aime trop

8. En août 1923, Aragon séjourne chez un oncle à Commercy et, du 18 août au 4 septembre, se fait inviter chez Denise, dont il est amoureux. Voir Aragon, *Lettres à Denise*, Paris, Maurice Nadeau, 1994.

Simone. » Je me suis serrée contre lui sans rien dire. Alors il m'a dit qu'il m'aimait trop, que cela lui rendait la vie impossible, qu'il était trop malheureux, si exclusif que ma gentillesse n'y faisait rien, que chaque fois qu'il me voyait il avait un peu de bonheur, pour être ensuite de plus en plus malheureux. Il avait pensé partir, ne plus voir personne. Cela n'avait pas d'autre cause, il n'avait pas pu. Il y avait un tel désespoir en lui que j'aurais voulu l'aimer. Je lui ai dit toute la tendresse que j'ai pour lui tout en aimant André, qu'il devait avoir le courage de m'aimer ainsi, que je voulais qu'il soit mon ami, qu'il devait me croire, que je n'osais pas être aussi gentille et tendre que j'en avais envie, de peur de lui faire du mal en lui voulant trop de bien, etc. J'étais dans ses bras. Il roulait sa tête sur mon épaule. Et je l'étreignais aussi, en l'appelant « pauvre petit ». C'est alors que j'ai vu le bonheur et le désespoir l'agiter et le tirailler, l'incliner jusqu'à mes genoux, le relever brusquement, et il m'a dit à voix sourde : « Laissez-moi vous embrassez, Simone, j'ai beau résister. » Et je lui ai laissé ma bouche. Qu'il était heureux, Denise ! Lui faut-il si peu pour ne pas mourir ? Ce serait un crime de le désespérer. Tout le reste de la soirée, il était roi. Il m'a ramenée. Mon châle arrêta les regards. Il resplendissait. Et si j'émettais un doute, il me reprenait. Il avait peur que je sois triste, et si je l'étais, c'était pour lui. J'ai essayé de le convaincre que c'était cela l'amour (tout ce qu'il sentait *maintenant*) plus que toute autre chose : « Sh ! je ne veux rien savoir, ni penser, ni juger. Laissez-moi être heureux, ce soir. »

Nous avons ensuite retrouvé Eluard et André. Je n'ai rien dit à André qui est déjà un peu jaloux de lui. Je ne crois pas qu'il faille. Plus tard, peut-être. Sur ma question, Max m'a dit qu'il aimait beaucoup André, qui échappait pour lui à tout sentiment d'envie et de jalousie. Cela m'a comblée. Je ne pourrais plus souffrir la contrainte que je devrais m'imposer s'il n'en était ainsi. Gentil, pauvre petit Max ! J'ai tellement l'impression qu'il n'y a rien que je ne puisse lui demander. Comment faire pour ne pas l'entraîner à son malheur ? Je l'aime comme un être plus jeune que moi, à qui j'ouvre la vie sans pouvoir lui donner autre chose qu'une grande tendresse compatissante, qui n'est pas de la

pitié, mais n'est pas l'amour. J'aime André. Merveilleux André. L'amour de Max m'émeut pourtant, et j'aime être avec lui. À présent, je l'attends avec angoisse. Il n'est pas sûr qu'il vienne. À 6 h, je partirai au Tremblay. Je suis plus calme maintenant que je t'ai écrit. Dis-moi ce que tu en penses, tout. Aragon me racontait que sur la route de Düsseldorf à X., à l'heure où toutes les filles vont chercher le lait, il les embrassait toutes l'une après l'autre. Comme je lui exprimais mon dégoût, il m'a répondu : « Les femmes ne savent pas ce que c'est que l'infini. » C'est le même soir que je lui ai demandé s'il t'aimait, et qu'il m'a répondu d'un ton profond : « beau-coup », et qu'il t'écrit.

Petite Denise, il faut me pardonner de ne te parler que de moi. Il ne faut pas me dire qu'il suffit qu'une de nous soit heureuse. Il faut vivre. Aie le courage qu'il faut.

Ma Denise. (Oh ! je me rappelle le jour où, à Sarreguemines, André a écrit pour la première fois « *ma* Simone ».) Denise, le temps, quelle horreur !

Voilà Max, je l'ai vu entrer. Je tremble un peu. Il sonne.

Adieu, chérie. Je t'aime.

Tiens-toi bien. Je t'embrasse.

Simone

14 novembre 1923

Ma Denise, comment te dire ce qui s'est passé pendant cette heure magique dont tu étais la déesse ? Les mots, je ne me les rappelle pas, les sujets sont trop précis ou trop vagues pour être à ce propos évoqués. Je me rappelle seulement que j'ai vu peu à peu le wagon jaune où nous étions restés seuls à parler de toi, devenir d'or et rayonner, puis s'élever dans les airs jusqu'à une hauteur d'où on ne voit plus la terre. Nous parlions, je sais.

Comment cette étonnante communion s'est-elle développée, en une heure à peine, résultat impossible de ce séjour⁹ lamentable (pour Max et moi), en miracle ?

9. Séjour à plusieurs, dont Simone Breton et Max Morise, chez Denise à Strasbourg.

Miracle tel que ce séjour même m'apparaît maintenant comme une naïve et maladroite recherche de *cela* qui s'est produit quand on n'avait plus le droit de l'attendre.

Miracle peut-être opéré par ce baiser que tu lui as donné en partant, opéré par toi à coup sûr, comme par une Aphrodite chrétienne, spirituelle, qui donne l'amour qui lui ressemble. C'est vrai, avant de partir, j'avais dit à Max que tu étais le dieu de l'amour. Pourquoi l'avions-nous oublié? Sans doute nous étions un peu plus chez Georges que chez toi. Ces honteuses caresses ne s'expliquent pas autrement. Ah! il ne s'agit plus de couchage ni de savoir si j'ai les seins droits!

La sérénité qui est *au-delà* de la passion, d'un seul coup nous l'avons atteinte. Il n'y a plus rien, rien, rien que cette sérénité ailée. Il ne s'agit plus de juger, d'estimer, de doser. L'amour, on ne sait pas ce que c'est. Cette espèce de trombe qui vous emporte doucement sans violence, mais de telle impérieuse façon qu'on ne peut jamais l'oublier, je ne puis évoquer à son propos que l'idée chrétienne du mariage devant Dieu.

Tu ne connais pas Max, Denise. Et moi qui étais son amie, je ne le connais pourtant que depuis hier. Je sais qu'il t'a écrit et nos deux lettres sont des libations sur ton autel. Reconnaît-on le croyant à sa libation? Certainement non. Abraham ne trouva jamais qu'une brebis...

Ne t'étonne pas d'entendre de moi des comparaisons religieuses. Ce qui nous est arrivé hier n'a rien à voir avec la passion, mais ne peut faire penser qu'à l'extase mystique des saints. J'essaie en vain de me rappeler les éléments de cette aventure, pour t'en retracer le développement. Je ne puis y parvenir. Tu sais tout cela mieux que moi. Je ne comprends qu'aujourd'hui cette minute que tu as vécue dans le jardin du Louvre, une nuit de cet été.

Ainsi, avec en plus l'idée du mariage devant Dieu, tu comprendras. Et maintenant la foi de Max m'enveloppe impunément, et je n'ai plus peur qu'il soit malheureux. La question du malheur ne se pose plus. Et l'on sent que c'est pour jamais. Je le lui ai dit à lui-même: je ne suis pas amoureuse de lui, mais j'ai de l'amour pour lui. Le magnifique est qu'il le *sait*.

Révélation. Une minute auprès de laquelle dix ans de la vie paraissent courts.

Nous appartenons à une religion où tu es trappiste, nous franciscains, André prêtre. Comprends-moi je t'en supplie.

Pourquoi te parler davantage? André est tout près, avec ses amis, dans l'atelier. J'entends leurs voix. Ce domaine merveilleux reste pauvre auprès d'un certain wagon de 3^e classe. André est mon amour, et rien n'est plus grand que lui. Qu'est-ce que la fidélité? Je me sentais en le rejoignant hier un peu plus digne de lui qu'auparavant.

Il ne me comprenait pas. Est-ce que Dieu comprend ses créatures? [...]

Marcel, je ne l'ai pas encore vu. Cela finit par n'être plus même étonnant. Il est vraiment indigne de baiser la semelle de ton soulier. Ne crains plus aucun malentendu avec André (ni les autres) à cet égard.

Il y a eu un moment hier soir où nous ne pouvions plus dire « je », ni même « nous », mais, en parlant de nous-mêmes, nous disions « on » ou « il », comme dans « il neige ». Ce n'est pas moi qui ai dit à Max qu'il n'y avait plus d'objet ni de personnes.

Je ne songe plus non plus à te plaindre, car tu es avec nous, je le sais. Et cette angoisse où j'étais pour toi m'a quittée.

Parle-moi. D'autre chose. De toi.

À demain. À TOI. Qui es-tu?

Simone

Lundi 24 décembre 1923

Plutôt mardi 0 h 1/2

(L'affaire Germaine Berton¹⁰)

Pour la dixième fois peut-être je relis ta lettre. Et le miracle est que je puisse encore y répondre – y répondre.

10. Jeune anarchiste, Germaine Berton avait tué Marius Plateau, secrétaire de l'Action Française.

Germaine Berton est acquittée. Depuis dix jours on ne vit que dans cet espoir. Je suis allée avec Aragon et Max lui porter des fleurs de la part de nous tous : « À Germaine Berton, qui a fait ce que nous n'avons pas su faire. » Une grande corbeille de roses et d'œILLETS rouges de 120 F. C'est un signe bête, mais c'est un signe.

Je n'ai pas été surprise, j'étais convaincue qu'elle serait acquittée. Je n'ai pas non plus été très contente, sauf au moment où j'ai porté les fleurs.

C'est aujourd'hui qu'est la défaite. Nous sommes rentrés dîner à 9 h 1/2, puis seuls André, Noll et moi. Puis André a dit des choses merveilleuses, qui déroutent d'abord, puis convainquent à tel point qu'on se demande comment on a pu penser le contraire.

Déjà hier cela ne l'intéressait plus qu'elle soit acquittée, car c'est par où cela devient une affaire de personnes. Aujourd'hui il le regrette. Un geste ratifié par un tribunal n'est plus un acte de révolte. Elle est d'accord avec la société, puisqu'acquittée, elle ne l'intéresse plus. Par là elle n'est plus anarchiste, elle est au-dessous de ce qu'elle était depuis un an, et de ce qu'elle serait, victime de ce que nous haïssons. Ici son action, ce qu'elle représentait, cesse et meurt.

Je suis incapable de retracer ses propos exactement, tant l'absolu y est partout présent, dans les silences plus que dans les mots, tant il fait toujours appel aux raisons les plus hautes, qui sont de religion – tandis que moi je raconte.

Aragon, Max et moi sommes restés un temps dans le domaine réel : l'image de la prison, l'image de Germaine Berton et les deux dissociées, que lui était depuis longtemps dans celui de l'idéal, de l'absolu. S'il y a, comme le dit Platon, un monde des idées intelligibles où se trouve l'essence de toutes choses que nous percevons embryonnairement, personne n'en approche aussi près qu'André. À peine va-t-on finir dans un enthousiasme, qu'il est déjà au-delà de l'objet même de cet enthousiasme et de ce qui l'a engendré.

De grandes tristesses me viennent de lui, qui sont des hontes, des mépris de moi – aussi des regrets de ne pas pouvoir être

davantage. Certainement la confiance me vient alors qu'il sait toujours tout, et qu'il sait de moi ce que je ne sais pas moi-même, ce que je cherche chaque jour avec plus d'inquiétude, et que s'il me traite en enfant, c'est en attendant.

Mais je sais tellement que je serais autre s'il me traitait autrement, et qu'ainsi je serai toujours une enfant. Et quand je pense à me tuer, ou à faire quelque action grande, je ne puis l'imaginer qu'en dehors de lui, en opposition à lui [...].

Toi, tu es comme lui, et pourtant je me sens de pair avec toi, et je ne pense pas que tu me méprises. J'ai montré ta lettre à André qui en a été extrêmement frappé, à Aragon sur la demande d'A., et à Max. Il est impossible que tu sois fâchée, sans cela je n'aurais pas pu la montrer. Je ne l'ai pas donnée à Marcel, parce qu'à lui tu lui écris ce que tu veux [...].

Je crois que je redeviens une femme assez bien. Je me remets du bonheur. Il est plus difficile à dominer que le malheur. Bauhaus, malheur! Je disais à André ce soir que moi aussi j'étais acquittée, puisque je l'avais trouvé, lui André, que c'était ma perte par excès de chance. C'est peut-être plus vrai que je ne puis penser. Je pense quelquefois à ce que j'aurais pu être. Et pourtant, si je ne suis que l'humble servante d'André, que puis-je souhaiter de mieux, sinon de mourir?

Je te parle, ma Denise. Si tu étais là, je ne pourrais peut-être plus, et je souhaite à chaque instant que tu sois là. Il en va ainsi de toutes choses pour les êtres d'amour. Ce que tu dis de «ce qu'on peut se dire» est si parfait que je n'ose y revenir. Pour te le dire seulement. [...]

Ma Denise, viendras-tu un jour? Toi qui sais ce que tu penses, toi si forte – mon amie. Je ne mériterai jamais tant de beautés.

Les gens s'amuse et se saoulent parce que c'est Noël. André dort. Pour moi seule peut-être, ce soir c'est vraiment Noël.

Simone



De gauche à droite :
Tristan Tzara, Simone et André Breton
(collection particulière)



Ci-contre,
Simone Breton
(collection particulière)



Ci-dessous,
Denise Lévy
(collection particulière)

18 [juin?] 1923

Ma petite, ta lettre est venue ce matin et moi aussi je suis pleine pleine de choses, mais triste aussi. Pourquoi suis-je ici? Je ne sais vraiment pas. Georges¹² est toujours parti et quand il est ici il pense à son travail, il lit et j'existe si peu pour lui. Mon Dieu, hier j'avais bien supporté le grand effort à faire qui consistait à être bien seule et riche tout de même. Mais aujourd'hui où tu me dis que Marcel¹³ n'a été que « content » de mon séjour, qu'en somme il m'aime moins, la lutte recommence. Je ne suis pas découragée mais c'est difficile terriblement de ne pas tomber. Le premier choc est passé et j'en suis sortie assez facilement, mais si je ne reçois pas de lettre? Alors je me dis que toi tu es heureuse et cela me fait du bien, en somme qu'est-ce que ça fait? pourvu que l'une de nous soit heureuse. [...]

Et j'ai à te parler de ce que tu me dis, mais tu sais bien que nous pensons la même chose. Il ne faut pas arrêter la vie, il ne faut pas se construire des scrupules, et se perdre par moments est une des meilleures choses de la vie. Je ne peux pas imaginer qu'à cause de cela¹⁴ tu prennes quoi que ce soit à André. En donnant toute ton âme à la beauté d'une nuit ou à la grandeur d'un paysage, as-tu donc l'impression de le « tromper »? Il ne s'agit pas de donner ou de prendre, il s'agit d'aimer et je crois être bien sûre que tu aimes André toujours autant et que tu l'aimeras toujours; il faut vivre, pas tant penser à ce qu'on vit. Mais ne fais pas trop de peine à André. Je sais bien que souvent, même en général les choses ne sont pas si simples que je ne les dis ici, mais tu sais te conduire dans la vie, mieux que moi.

11. Denise ne signe pas ses lettres.

12. Georges Lévy. Cf. ci-dessus, note 2.

13. Marcel Noll, surréaliste de sa région dont Denise était amoureuse, mais qui semble n'avoir eu que de l'amitié pour elle.

14. La relation amoureuse de Simone avec Max Morise.

Et moi j'ai le cœur si lourd et je suis à la fois si pauvre et si riche. J'ai eu tort à Paris de comparer Marcel aux autres. Ici il est tout autre chose, quelqu'un qui sait et qui sait de moi. J'ai en moi une chose qui voudrait sortir mais il y a cet imbécile de cerveau qui gêne. Et cela me pèse sur le cœur. Je voudrais qu'il fasse nuit et que je n'aie plus rien besoin de voir et que je puisse m'éveiller entièrement. Je vais faire de la musique, je crois.

Dis à André si tu veux que ses poèmes sont un bienfait continu, mais cela est peu dire. Je lis *Les Champs magnétiques* tous les jours et je voudrais ne jamais avoir fini. Il y a tant de belles choses. J'ai aussi commencé à lire du Jean-Paul¹⁵ et j'en ai un très grand plaisir – mais ce que cela doit être déformé en français. Ce que la vie est bonne Simone, pourvu que Marcel m'écrive encore comme avant. Mais toi tu m'aimes n'est-ce pas, sois près de moi, Simone ma chérie ne me quitte pas. Je suis tellement tellement à toi, mais dis-moi si tu crois que Marcel ne m'aime plus. Il est vrai que j'ai grand besoin de lui, mais avant tout pas de méprise ni de mensonge.

11 juillet 1923

Ma petite chérie, comme c'est bon d'avoir ta lettre. Tu sais, par instants, c'est si difficile à supporter ce vide autour de moi, aucun écho, rien que la grande indifférence. Marcel n'écrit toujours pas et quelquefois je lui en veux. [...]

Je suis si heureuse de ta lettre et c'est si bon de lire et d'imaginer le plus de ce que tu me dis – ma petite n'oublies-tu pas combien c'est merveilleux que nous puissions tout nous dire, nous parler de cette façon? J'aime tant quand tu me dis textuellement ce que tu as dit (je crois t'entendre) ou ce qu'un autre dit. Écris-moi chérie, tu es le seul être au monde. Je suis aussi heureuse pour Max¹⁶ à qui il arrive *une* si bonne chose. À quoi bon penser, à quoi cela mène? Il faut être à chaque instant selon

15. Johann Paul Friedrich Richter (1763-1825), dit Jean-Paul, romancier romantique allemand. Denise était bilingue.

16. Max Morise.

soi-même aussi sincèrement aussi minutieusement que possible ; le reste importe peu. Je crois que c'est tout ce que j'ai à te dire. Il faut m'écrire chérie, cela me fait tant de bien. Tu ne me dis rien d'André. Comment va-t-il? Eluard a-t-il repris pension chez vous? Quelle est la suite de l'histoire Vitrac-Suzanne? Je vais mieux parce que je t'écris. Tout le temps je vais penser à toi et lire ta lettre et partager la joie de Max. Dis-lui que je l'aime bien et sois heureuse. Si je pouvais avoir une bonne lettre de Marcel! Dis-moi si tu l'as vu [...].

Ne veux-tu pas m'envoyer les poèmes que je ne connais pas? Y en a-t-il de beaux? [...]

Moi je t'écris dès que j'en ai le courage, mais souvent je suis avec vous tous et alors je crois que je souris ou je m'en vais dans les rues. Si seulement je pouvais dire un mot, il me semble que depuis mon départ de Paris ma bouche ne s'est pas desserrée. Heureusement heureusement chérie chérie aimée tu es là.

Je suis très contente qu'Aragon m'aime – on sait si peu quelle portée ont les choses pour un autre.

23 juillet 1923

Crois-tu chérie, ce matin quelques mots si gentils de Max! Je suis si bien en pensant qu'il a pensé un instant à moi dans son bonheur. Il me dit qu'il adore Wagner et que nous sommes de la même famille, cela me fait beaucoup de bien. Je dois te donner de ses nouvelles et te dire s'il est gai. Moi j'ai du bonheur à penser à vous et j'aime assez Max pour être émue de ces quelques mots – cela met un pont nouveau, un moyen en plus de me sentir contente dans ma solitude extérieure. Mais je suis triste parce que Noll ne m'écrit toujours pas ; il y a aujourd'hui 8 jours que je suis partie et je commence à lui en vouloir sérieusement. En tout cas je ne comprends rien à cette façon de se conduire [...].

Georges ne pense qu'à son travail, il y en a encore pour toute la semaine à venir, il aurait bien pu me laisser à Paris pendant ce temps. [...] tu vois, le contraste entre Paris et ici est trop

énorme et trop brusque, et quelquefois mes idées s'égarent et je ne sais plus ce qui est vrai ou ce qui est folie, mieux vaut se laisser à la folie. Cela passera, Simone, je penserai à toi, mais c'est ça – ne rien rien avoir sous la main, prendre tout dans la pensée, le souvenir, comme si on avait 60 ans [...].

Pardon ma chère chérie, pour cette méchante lettre. Elle n'est pas vraie, n'y crois plus, je ne suis pas si faible que ça et surtout plus reconnaissante. N'est-ce pas vrai que nous étions si bien si bien ensemble vraiment dans les bras l'une de l'autre et que j'y reste (pas souvent nous avons eu à tel point la *constatation* de notre amour, rappelle-toi la journée ensemble et le retour des Tuileries et le soir du 14 juillet quand André était à la fête et nous deux dans ton lit et des tas d'autres moments plus délicieux). Et c'est vrai qu'André existe et que nous savons toutes deux qui il est. Et il y a l'amour de Max et à cause de toi sa petite lettre ce matin. Et j'aurai encore des lettres de toi [...]. Je sais bien qu'au fond je ne me lâcherais jamais. [...] je pense qu'Aragon a tort de penser que les femmes ne peuvent pas avoir le sens de l'infini. [...] j'ai grande confiance. Georges est gentil, mais je ne lui parle pas de Paris, il n'est pas fait de la même matière que moi, mais je l'aime.

3 août 1923

Noll ne vient pas. Je l'ai attendu hier, il m'avait dit qu'il m'écrirait – naturellement pas un mot. Va-t-il venir ce matin? Il est 10 h 1/4 – on sonne, ce n'était pas lui [...].

Ma chère petite j'ai tant d'amour que cette histoire ne fait que troubler la surface de mon cœur. Je suis si perdue, si envoyée, que les choses qui m'arrivent me touchent moins que l'irréel où je suis. Il m'arrive d'êtreindre quelqu'un en pensée et je ne sais pas qui c'est, même en y réfléchissant je n'arrive pas à me figurer une personne existante. Tu vois Simone, ce n'est pas à cause de Noll (tu me disais à Paris que c'était à cause de lui que j'étais heureuse), oui peut-être m'a-t-il aidée, mais maintenant qu'il ne fait qu'éveiller en moi de la tristesse et un peu

d'amertume, mon bonheur continue, il n'a rien à voir avec personne, c'est seulement l'amour qui est là. Ma petite chérie je t'aime avec tout cet amour toi qui es mon amie et pour qui j'ai une raison d'être. Aide-moi à ce que personne ne puisse m'attaquer, dis-moi comme tu es heureuse, parle-moi de Max. Dis à tous mes amis, dis-leur bien que je les aime, dis à André que ses poèmes sont de plus en plus beaux, plus beaux que tout ce qu'on peut dire, et chaque fois je les lis pour la première fois. Écris-moi chérie, parle-moi bien de toi et tout, sois près de moi, je sais – on sonne, ce n'est pas lui.

16 novembre 1923

[...] Depuis que tu étais là le bonheur ne m'a pas quittée. Et moi je ne t'ai pas quittée une seconde. Ce matin trois lettres de Noll, deux contenant quelques lignes seulement et la troisième une page, il n'a pas l'air malheureux de ma lettre, au contraire content d'un signe de vie et puis gentil, m'écrivant comme toujours. Mais je ne lui ai pas écrit, j'ai tellement mieux aimé écrire à Max. Tu as raison Simone, je ne savais pas l'envergure qu'il pouvait avoir (tout ceci est pour toi seule) pourtant tu peux dire à Max combien j'aurais aimé mieux lui écrire mais que moi-même je ne suis pas toujours digne, et sa lettre était si belle. Il y a des choses que j'ai peur de trop approcher et puisque lui les a vues, pourvu qu'il sache que je le suis de toute mon âme et que mes heures pour longtemps en restent enchantées. Il a si raison, Max, de dire que je n'ai pas le droit de porter un jugement sur mon être spirituel que je ne connais pas. Mais tout ceci s'efface devant toutes ces belles phrases de Max. Es-tu au courant, sais-tu, as-tu vu cette lettre? Je me sens (« je » est déjà trop ou pas assez) unie à vous (que veut dire « vous »?). Il existe en dehors de toute individualité un lien – et puis un point lumineux [...].

Déjà, de nouveau, le bonheur et le malheur se confondent et me voilà triste chérie. Non, jamais je ne te quitterai, toujours il faudra que tu sois là pour mon bonheur, et qu'André existe.

Jamais je ne pourrai aimer autre chose que l'amour et puisqu'il n'y a rien d'autre... Chérie, n'oublie pas de m'écrire, fais que ce bonheur me reste, que je sache bien me cacher et ne me montrer qu'à toi seule et à ceux que tu aimes. Je t'embrasse, je suis *à toi*.

9 décembre 1923

Il y a longtemps n'est-ce pas que je ne t'ai pas écrit, je n'ai pas de suite pu répondre à ta lettre que j'ai trouvée en revenant de Sarreguemines. Maman est venue avec moi et j'étais peu seule. Et puis il y avait une lettre d'Aragon et tu sais quelle belle chose? Un poème de Max. Alors j'ai eu la tête à l'envers, la lettre d'Aragon aussi est si gentille et je n'ai pas pu faire autrement que de leur écrire d'abord, à eux. Tu n'es pas fâchée? Pour être tranquille, je restais levée le soir tard [...].

Tu as tellement envie de me voir? Je comprends combien c'est effrayant ces choses qu'André peut dire et combien tu dois avoir besoin de courage à ces moments. Il a si raison quand on pense – et pourtant non, il y a une chose, mais ne parlons pas de ça. Je viens, je suis chez toi, tout le temps. Mais quand est-ce que je viens? Je croyais vers le 20 et maintenant je ne sais plus. Quelquefois Georges a l'air de tant m'en vouloir. Mais je viendrai, seulement je ne sais pas au juste quand [...].

Mais j'ai trouvé à la gare *Paris-Journal* avec l'article d'Aragon sur Reverdy – j'ai eu du plaisir. Quand va paraître son livre et puis – celui d'André? Tu vois, je vais bien, je pense tellement être là-bas que j'ai peur d'y aller, mais je viendrai. Et puis tu me dis qu'en douze jours tu n'étais pas 2 heures seule avec Max. Alors avec moi ça va être la même chose – cet été, Simone, nous irons seules toutes les deux à la campagne, ne trouves-tu pas qu'il faudrait – et André t'écrit tous les jours [...].

24 décembre 1923

Chérie je vais venir, je suis déjà en route, je ne suis plus ici. J'attends simplement que ces jours de fête soient passés. Je viens



Simone Kahn-Breton et Denise Kahn-Lévy
(collection particulière)



Max Morise
(collection particulière)

Ci-contre,
Marcel Noll
(collection particulière)

Ci-dessous,
Max Morise et Simone Breton
(collection particulière)



jeudi ou vendredi, je t'enverrai un télégramme. Je suis pleine de je ne sais pas quoi : *il faut que je te voie*. Je voudrais être ce soir chez vous : on saura le verdict du procès¹⁷. Moi je ne le saurai sans doute que demain. Elle va être acquittée, c'est sûr. Dis à Marcel que je viens, je ne sais pas si je le lui écris. Max m'a écrit, dis-lui merci, sa lettre est très belle et je ne me sens pas capable de lui répondre. Bientôt je te verrai. Je suis pleine d'impatience, pourvu que tu ailles bien et André.

Rien n'exprime ce que j'ai à dire, par instants je me sens devenir folle ; peut-être si je pouvais t'embrasser ou bien te faire mal. C'est à cause de la nuit qui vient et le cri qui ronge en dessous de la gorge continuellement, cela me fait comme une blessure intérieure. Au revoir chérie.

17. Le procès de Germaine Berton. Voir la lettre de Simone de la même date, qui a dû croiser celle de Denise.

Deux lettres de Max Morise à Simone Breton

26 août 1923¹⁸

Est-ce ma faute à moi s'il y a des semaines où je ne me sens pas assez vandale pour salir avec de l'encre la pureté d'une feuille de papier?

Je ne plaisante pas, Simone, ni ne cherche une excuse. Je me suis réellement assis à ma table, j'ai pris une feuille de papier, j'ai trempé ma plume dans l'encre, et je me suis arrêté au moment de commettre le sacrilège. N'était-il pas mieux de m'endormir les yeux ouverts et de vous regarder passer dans mes rêves?

Aussi ai-je été presque surpris en recevant votre télégramme et je n'ai pas compris tout d'abord.

N'aviez-vous pas constamment de mes nouvelles? N'entendiez-vous pas l'écho des coups de poing qui ébranlent les murs de ma chambre les jours où j'ai des accès de folie furieuse?

Enfin je vous ai répondu presque au hasard les seuls mots qui pouvaient dissiper l'inquiétude, quelle qu'elle soit, qui vous avait inspiré cette question: « Pourquoi? » Car quand l'ascenseur va, tout va.

Mais quelle belle invention que le télégraphe! Comme un mot, banal lorsqu'il est dit, télégraphié peut devenir émouvant! Comme je regrettais, en lisant, que vous ne fussiez pas là, la reconnaissance m'eût jeté à vos pieds. Devinant plutôt que comprenant à quoi s'appliquait votre angoisse, celle-ci devenait pour moi la plus douce caresse. Merci, Simone.

L'amour ne devrait s'exprimer que par petits bleus.

Envoyez-moi des photos, envoyez-moi des lettres, Simone. Car moi je ne m'amuse pas beaucoup quand je n'ai pas quelque vieux bout de papier de vous à relire. L'état militaire¹⁹, toujours aussi absorbant, n'est pas un remède. Je crois que la permission

18. Simone est alors en vacances à Lorient avec André Breton, chez les parents de ce dernier.

19. Morise faisait sans doute son service militaire.

sur laquelle je comptais va se transformer en arrêté de rigueur. Croyez-vous, hein?

Ce soir, je vais m'ennuyer à St-Brice; autant là qu'ailleurs, Eluard est si reposant.

Votre portrait m'occupe d'une façon invraisemblable, j'efface un coin au fur et à mesure que j'en termine un autre. Ce sera toujours ainsi tant que vous ne serez pas revenue. C'est un moyen de vous avoir toujours vivante auprès de moi.

Vos yeux.

Max

[Sans date²⁰]

Petite Simone,

Tôt ou tard j'espère vous me verrez fou. Il est hors de doute que si jamais tout ce que j'espère de moi-même vient à bien, cela se traduira par la folie; *je deviendrai volontairement fou*.

Malgré l'apparence un peu primaire de cette idée, de cette confiance dans un trouble mental, songez-y un peu, et vous comprendrez qu'il n'existe pas de protestation plus absolue et plus satisfaisante de la part d'un homme que le fait d'être fou. Oui, oui et oui Lautréamont était fou, et Germain Nouveau donc. Et peut-être est-ce là toute la différence qu'il y a entre eux et nous, tout ce qui frappe de stérilité nos efforts communs, cette désolante inaptitude à la folie.

Surréalisme, ces diverses agitations dont nous nous efforçons de coordonner laborieusement les effets? Allons donc!

Mais celui-là qui a perdu totalement le contrôle de sa pensée, peut-être sait-il ce que c'est qu'aimer.

Qu'en pense André?

À bientôt Simone.

Votre Max

20. Cette lettre, dans une enveloppe non datée et non postée, porte simplement le nom de Simon Breton.